

## POLITIQUES, COMMERCIAUX ET LITTÉRAIRES.

Volume 13. MONTREAL, MARDI 16 AVRIL 1850. No. 60.

### Discussion sur la Civilisation Ancienne et la Civilisation Moderne.

CINQUIÈME DISCOURS.

#### DOUCEUR DES MŒURS.

Messieurs,  
Le but de toute civilisation, c'est le bonheur. Evidemment la société la plus parfaite est celle où l'on est le plus heureux. Mais le bonheur social, en quoi consiste-t-il ? Sans doute dans une certaine aisance matérielle qui procure le développement de l'industrie, et la participation de la richesse dans les diverses classes. L'attachement au perfectionnement des facultés intellectuelles, suite dans la diffusion générale des connaissances. Connaître, par la science, c'est une jouissance en soi d'abord et avoir, de plus comme moyen d'acquiescence, une plus grande félicité. Mais le bonheur d'une société consiste surtout dans la paix, la tranquillité dont elle jouit, dans l'absence de la guerre, de l'oppression, de l'injustice, de la violence, dans la sécurité des biens, de la vie, de la propriété, dans la douceur des mœurs, enfin, qui dans la guerre fait évanouir le bonheur sanguinaire, et dans la paix rend la vie plus douce et plus heureuse. Qui cette société, c'est elle-même, et plus elle est sage, plus elle est heureuse. Qui cette société, c'est elle-même, et plus elle est sage, plus elle est heureuse. Qui cette société, c'est elle-même, et plus elle est sage, plus elle est heureuse.

passaient avec avidité de ces scènes d'honneur. Lorsqu'un gladiateur était blessé et que baissant les armes il s'avouait vaincu, il dépendait du peuple de lui accorder la vie. S'il voulait le sauver, il baissait le poing, s'il voulait qu'il fût mis à mort, il le relevait, et le pauvre gladiateur était forcé de mourir. Ces victimes que l'on immolait ainsi à la gloire du peuple romain, c'étaient des prisonniers de guerre, des esclaves, des enfants trouvés élevés pour ces combats, et quelquefois des citoyens proscrits. On obligait des pères, des fils, des frères, de s'égorger mutuellement au lieu de s'embrasser au Néron, et mieux encore au Vespasien, au Titus. Et qu'on ne croie pas que ce spectacle fut particulier à Rome. Dans toute l'étendue de l'Empire, il y avait des amphithéâtres, et partout on demandait à gladiateurs un peuple. C'est par milliers qu'il faut compter les victimes de ce jeu horrible. Dans l'espace de quatre mois, Trajan donna dix mille gladiateurs; on avait vu dix mille hommes s'égorger sur le lac Fucin pour l'anniversaire de la victoire romaine. Et Tacite rapporte cela comme un beau spectacle.

exister une ville s'il ne plaît de la faire disparaître du sol? L'homme ne croit plus, ajoutait cet exterminateur, partout où le cheval d'Attila a passé. Les lieux de la population de l'Europe furent moissonnés par Pèpé des Barbares. La Grèce entière fut mise en cendres par les Goths. Quand Julien passa dans les Gaules, quarante-cinq cités venaient d'être détruites par les Allemands. Salvian vit des villes remplies de corps morts; des chiens et des oiseaux de proie gorgés de la viande infecte des cadavres, étaient les seuls êtres vivants dans les campagnes. Les villes étaient dévastées, dit St. Jérôme, et tous les habitants égorgez. Écrivez ce tableau de Gibbs; d'une mer à l'autre la main sacrilège des Barbares promène l'incendie, il n'a pas arrêté que quand tout est brûlé. Tous les habitants des campagnes avec les goths des temples, les prêtres et le peuple périrent par le fer ou par le feu. Les malheureux qui s'échappèrent sont poursuivis et égorgez dans les montagnes. On fait une zone sacrilège quand on accorde une trêve aux vaincus. En Afrique, les Vandales égorgèrent les prisonniers autour des camps afin que l'inféction de ces voûtes exposées à un ciel brûlant parât la mort dans les villes. Rome prise plusieurs fois, subit tous les maux qu'elle avait infligés à la terre. La population tomba de 3 millions à 80,000. Plus tard on fit sortir tous les habitants après avoir détruit presque toute la ville. Rome devint la retraite des bêtes sauvages, les animaux féroces hantèrent ces amphithéâtres qui furent bâtis pour eux; mais il n'y avait plus d'hommes à dévorer. Fuyant les Barbares, les Romains se réfugièrent en Asie, en Afrique, mais dans ces provinces éloignées, ils rencontrèrent d'autres Barbares aussi cruels qui ravageaient, égorgaient tout. Dans les contrées qu'avaient aimées des peuples innombrables, il ne restait, dit St. Jérôme, que l'écorce et le ciel.

yeux : ses tableaux, tracés parfois de main de maître, ne sauraient figurer convenablement dans notre Recueil. Des scènes bachiques sans égales, des banquetts et des orgies se succédant sans cesse à la Préfecture de police, au Luxembourg et aux Tuileries, des reproches d'escroquerie adressés publiquement à des dépositaires de l'autorité, et ceux-ci, humbles, soumis à leurs sabordons trop instruits de leurs antécédents, là est peut-être l'intérêt du livre, mais là n'est pas son mérite. Celle-ci ressort surtout de la vie même de l'auteur, de son existence de conspirateur pendant seize ans, de la description pittoresque du personnel de ce parti qui fit la Révolution de février, et qui en profita. On y apprend comment de malheureux ouvriers sont entraînés dans le piège des Sociétés secrètes, à quelles obsessions ils sont en butte, comment leurs chétives épargnes servent à alimenter la caisse des insurrections, et comment des spéculateurs en patriotisme vivent aux dépens des malheureux qu'ils exploitent. M. Cheu donne de curieux détails sur l'existence de quelques uns des nombreux parasites du parti républicain, qu'entretenait la crédulité de leurs coreligionnaires et des adversaires du dernier gouvernement. Il raconte par quels moyens honteux on arrachait des sommes considérables aux vanités vulgaires qui se laissent exploiter pour avoir le bonheur d'être membres des comités révolutionnaires, on d'être mentionnés avec éloges dans les feuilles dites patriotes. Ce livre qui commença à l'insurrection de juin 1832 et qui finit au retour de l'expédition polonoise en 1848, pourra donc être bon à quelque chose, et il a fallu du courage pour l'écrire, car nous ne roulons pas le supporter inspiré, dicté et payé par la police. Puisse-il contribuer à dessiller les yeux de beaucoup de malheureux, égarés par de fausses influences; c'est dans ce but seulement que nous le faisons connaître, et que nous engageons à le lire et à le faire lire à ceux dans l'esprit desquels il pourra détruire des préjugés et faire briller la lumière. — On comprend, sans que nous le disions, que les pages qui rappellent tant d'ignobles propos et tant d'actions plus ignobles encore ne forment pas une œuvre convenable pour tous les lecteurs. Il faut ici prudence et discernement.

vations que la commission croit devoir présenter à ce sujet :  
" La situation générale des affaires publiques intérieures et extérieures ne nous a pas permis de demander une réduction de nos forces militaires; 75,000 hommes sont attachés au service de l'Algérie; plus de 20,000 hommes sont encore retenus en Italie; 305,000 hommes composeront donc seuls la force de l'armée territoriale de la France.  
" Si nous jouissions avec sécurité du calme intérieur, si l'état de nos départements n'exigeait pas sur plusieurs points la concentration de forces imposées, s'il n'était pas besoin de maintenir autour de la capitale une armée de 60,000 hommes pour y garantir la paix publique; l'état présent de l'Europe, les ferments d'agitation qui menacent encore des pays voisins, l'accroissement que reçoivent les armées des grandes puissances continentales, les graves questions qui peuvent surgir jusque sur nos frontières des luttes aussi sérieuses peut-être que celles qui ont signalé tristement le cours des deux dernières années, la possibilité enfin de voir la France intervenir dans ces terribles émotions suffiraient pour interdire à tout esprit sensé, à tout homme jaloux de la tranquillité, de la puissance, de l'honneur du pays, la seule pensée d'un affaiblissement actuel de nos forces régulières et disponibles.  
" A une autre époque, des réductions sur les dépenses de l'armée pourront être considérables; une nouvelle loi d'organisation pourra donner au pays une constitution de sa puissance militaire moins dispendieuse pendant la paix, et facile à développer sans trop de frais en cas de guerre. Dieu veuille que ces heureux jours ne soient pas éloignés!  
" Le budget du ministre de la marine a été évalué à 115,663,631 fr. dont 4,275,000 fr. pour les travaux extraordinaires. La commission propose sur ce budget une réduction de 7,577,998 fr.

(A continuer.)

#### Bibliographie.

175. Les conspirateurs, par M. A. Cheu, capitaine des gardes du citoyen Caussidière. — Les Sociétés secrètes. — La Préfecture de police sous Caussidière. — Les Corps francs. — 1 vol. in-12 de 224 pages (1850), chez Garnier frères. — prix: 1 fr. 25 c.

La Révolution de février a déjà eu plusieurs historiens, et néanmoins son histoire reste encore à faire. MM. de Lamartine et Louis Blanc ont surtout voulu se glorifier eux-mêmes, et ils y ont complètement échoué; les faits connus de tout le monde suffisaient pour ruiner leurs phrases-apologétiques. Aussi leurs livres sont-ils déjà oubliés. En voici un dont le succès sera plus durable; car c'est un succès de scandale. — A Dieu ne plaise que nous nous portions garantis de la vérité complète de l'œuvre, pas plus que de la moralité de son auteur; cependant aucune réputation valable ne s'étant encore produite, et tout ce qui a déjà transpiré des scènes de la Préfecture de police et de l'Hôtel-de-Ville étant confirmé par les recit que nous lisons dans ce volume, on peut, sans trop se hasarder, les accepter comme vrais. Ce qui en fait le principal mérite, c'est que l'on y reconnaît non-seulement un des témoins des scènes étranges qu'il raconte, mais aussi un homme dont on ne se cachait pas, et qui était loin de voir dans les mystères qu'il dévoile le mal qu'il y découvrait aujourd'hui. — Nous ne pouvons le suivre dans toutes les abominations qu'il étale à nos

#### France.

LE BUDGET. — Le rapport de M. Berryer sur le budget des dépenses de 1850 a été distribué à l'Assemblée.  
La commission évalue le déconvent du budget de 1849 à 290 millions, qui seront mis à la charge de la dette flottante. Le gouvernement avait cependant apporté en 1849 dans les différentes branches du service public une économie de 60 millions (610,185 fr.) La commission est allée plus loin dans ces réductions, et elle présente sur le budget de 1850 une nouvelle économie de 81 millions (114,897 fr.)  
Le projet ministériel évaluait le total du budget des dépenses à 1 milliard 511 millions 960,384 fr.; la commission le fixe à 1 milliard 487 millions 845,487 fr.  
Le budget de la guerre est fixé à 314 millions 154,348 fr.; il offre une réduction de 14 millions 515,049 fr. L'effectif de l'armée serait fixé à 408,630 hommes.  
Nous reproduisons textuellement les obser-

#### Industrie.

FRANCE.—Joseph Casson, cultivateur, domicilié à Aiguillon, âgé de 25 ans, sans aucune éducation que celle que reçoivent les enfants des paysans à la campagne, vient de produire un véritable chef-d'œuvre, qui suppose des connaissances très-étendues en mathématiques et en mécanique. C'est une horloge en bois que l'inventeur appelle à juste titre *Catapulteur mouvant*. Il y a plusieurs cadrans pour marquer les heures, les minutes, les secondes, les jours de la semaine, le quantième de tous les mois, les mois de l'année, les années et les siècles, le lever et le coucher du soleil, le lever et le coucher de la lune, etc., et tout fonctionne avec une justesse et une précision vraiment remarquables.  
Les rouages disposés artistement derrière une vitre permettent au visiteur de se rendre compte en peu de temps du fini du travail et de la régularité des mouvements. Au-dessus des cadrans et des rouages, sur une surface d'un mètre de longueur à peu près, règne une charmante galerie avec des cellules dans le milieu et une tour à cloche de deux extrémités. Lorsque l'heure doit sonner, la porte d'une cellule s'ouvre, et la mort parait armée de sa faux et poursuivie par Jésus Christ, le fouet à la main, qui la chasse devant lui, la pousse et la ferme dans une autre cellule. Au premier coup de l'horloge, un petit coq per-

### FEUILLETON.

#### Conversion d'une famille protestante.

Suite

Joyeux et surprise, Mme W... voyait avec une ardente reconnaissance, la discussion s'enflammer tous les jours; mais elle n'y mêlait pas sa voix; car, disait-elle, mon mari parle si bien! Pour moi, à toutes les vilaines choses que dit mon cœur, je peux rien répondre, je suis rien que plorer.  
L'entêtement s'en mêlait. Un jour qu'ils s'étaient heurtés l'un contre l'autre avec plus de force encore, M. W..., dans son impatience en vint jusqu'à défendre les ordres religieux et à soutenir qu'il était le maître, qu'il laisserait ses filles au Sacré-Cœur, qu'il les aimait mieux là qu'à entendre expliquer ainsi la Bible. Mon frère, lui dit froidement Mme H., quand je me tromperais, j'aurais, devant Dieu, une excuse que vous n'avez pas: la bonne foi. Si je pensais comme vous, demain je serais catholique. Et moi je ne le serai pas, parce que je ne crois à rien, mais, je vous prie de penser que si jamais j'embrassais une religion, je ne serais pas assez fou pour choisir la religion protestante. Non, non, tant qu'à faire, serais-je enthalicisme qu'il me faudrait. Cet aveu si glorieux pour notre religion était bien misérable à celui qui le faisait; car, à son incrédulité première, il joignait l'ingratitude et il arrivait ainsi à la déplorable inconsequen-

ce de raffermir dans le cœur de sa femme une foi qu'il voulait empêcher d'y naître et qu'il était décidé à persécuter et à proscrire. Et voilà les obstacles, que femme de peu de foi je croyais vaincibles.  
Voilà ce qui la troublait aussi, la pauvre Emilie; voilà ce qui, pour elle, changeait la joie d'entendre si bien parler son mari en la douleur de le voir ne rien croire, ne rien espérer et ne vouloir, pour ceux qu'il aimait, ni l'espérance, ni la foi.  
Bientôt ni la tendre affliction de Mme S..., ni les consolations du bon prêtre qui la guidait ne purent calmer ses angoisses ni apaiser ses douleurs; il lui fallait le tabernacle. Elle y courait, et là, répandant tout son cœur de chrétienne, d'épouse et de mère: Mon Dieu! s'écriait-elle, quel nom donneriez-vous à la faible créature que vous voyez ici? Mon Dieu! je ne suis pas catholique, et pourtant je vous adore! Mon Dieu! je ne ose pas entrer dans la véritable Église, et pourtant je vous aime! Pitié, Seigneur! grâce pour lui, force pour moi!  
Un jour son mari la surprit priant ainsi. Frappé de son attitude, de son anéantissement devant cet autel catholique, il vit ce que Dieu lui avait caché jusque-là; il vit que son Emilie allait lui échapper et le plonger, lui et ses enfants, dans d'extrêmes difficultés. Homme de la terre, voilà tout ce qu'il vit; sa vision ne s'éleva pas plus haut. Longtemps il parcourut la campagne dans une agitation qui le voulait calmer avant de parler en maître. Peu à peu il se ressura en songeant que sa

femme, d'un caractère faible et incertain, ne saurait jamais lui résister, et fit-elle énergique, pensa-t-il, elle m'aime trop pour pouvoir supporter ma colère. Plein de ces pensées, il se hâta, il arriva, chercha sa femme et la trouva enfin dans un lieu retiré de la maison où, à genoux devant un crucifix, elle était si absorbée dans ses douloureuses émotions qu'elle ne l'avait pas entendu venir. A cette vue, M. W..., appelant à lui toute sa dignité d'homme, lui fit signe de s'asseoir, s'assit lui-même devant elle, et d'un ton calme, lui dit: Depuis quelque temps, Emilie, je vois des choses qui aiment à éveiller en moi de cuisantes inquiétudes; mais, comptant sur votre confiance et sur votre tendresse, je me calmait, et je n'entreprendrais rien de contraire à mon repos et à mon bonheur. Parlez, Emilie, que dois-je penser, maintenant? Brisée de douleur, la pauvre femme ne répondait pas. Il faut sortir de cet état d'incertitude. Dites-moi, avez-vous conçu l'espoir d'être catholique? Il n'y a plus, dit-elle enfin, il n'y a plus de paix pour moi si je ne le suis pas. Puis, effrayée de sa foi comme d'un crime, elle se cacha pour ne pas voir dans les yeux de son mari l'effet de ses paroles. Songez-y, lui dit celui-ci, s'il se crut-il désormais de la victoire, songez-y! si vous faites un pas de plus vers cette religion qui me mon bonheur et toutes les espérances de mes enfants, songez-y, il vous faudra choisir entre moi, entre ces enfants dont vous ferez le malheur, et entre ce nouveau culte que vous voulez embrasser. Quoi,

lui dit-elle, si, pressée, du désir d'un bonheur éternel, je veux prendre la seule route qui, je le crois, peut y conduire, vous m'abandonneriez? Oui, n'en doutez pas un seul instant; je vous quitte, je vous laisse poursuivre votre rêve, et je retourne dans mon pays. Répétez ces paroles encore une fois, Monsieur. Votre détermination est-elle bien prise? est-elle irrévocable? Vous me quitteriez pour toujours? Encore une fois, je vous le dis, vous ne me serez plus rien; j'emmènerai mes enfants; vous ne me reverrez jamais. Cela suffit, dit-elle, se levant avec dignité. J'hésitais encore; je n'hésite plus. Si l'homme à qui je fus si chère l'homme que j'ai tant aimé, trop aimé, puisque je le préférerais à mon Dieu; si cet homme, pour quelque chose de la terre, peut ainsi se détacher de moi, voilà l'heure de m'offrir pour toujours à cet immortel ami dont l'immortelle tendresse me demeurera lorsque tout le reste m'aura abandonnée. Je vois la route qui mène à lui; il n'y en a qu'une; j'y entre, et j'y marcherai jusqu'à la mort. M. W... se leva, sans son chapeau, s'élança à la porte, et cette porte se refermant avec fracas, elle put se croire délaissée pour toujours. Elle n'hésita point: elle ne se repentit pas, mais elle pleura. Dans ce moment terrible, Dieu, pour elle, doubla ses dons, et en lui donnant la force de l'homme pour vaincre, il lui laissa la tendresse de la femme pour attendre et pour calmer. Chère Emilie! comme elle pleura et comme elle pleura longtemps!  
On connaît-il cependant celui qui, frappant un si rude coup, en faisait tomber un si dou-

loueux sur lui-même? Il courait chez son ange; il venait toujours se calmer les émotions, s'apaiser les douleurs. Je vous avais dit, s'écria-t-il en se précipitant dans sa chambre, que ne pouvant tout avoir, Emilie était dépourvue d'énergie, de fermeté et de consistance. Je m'étais trompé, je m'étais trompé, vous dis-je: Pour mon malheur, elle est sublime. Puis, laissant Mme S... immobile de surprise, il part. Une nouvelle pensée le saisit; il remonte l'escalier, rentre dans la chambre, et devenu doux et paisible: Venez, lui dit-il, vous qui me l'avez faite ainsi; venez. Maintenant elle pleure, et quoi qu'il arrive plus tard, je ne veux pas que ses larmes coulent plus longtemps.  
A dater de ce jour, une pénible et nouvelle existence commença pour M. et Mme W... Jamais il ne fut entre eux question de cette scène. Plus d'épanchement, plus de confiance. M. W... sortit beaucoup, écrivit souvent, ne parla presque plus. Il sembla douter de ce que lui avait dit sa femme et attendre de nouvelles manifestations de sa part pour tenir ce qu'il lui avait promis. Il ne m'aime plus! il ne m'aime plus! disait-elle, et, présentant sans cesse à Dieu cette terrible croix, elle avançait toujours, résolue à la dresser au haut de la montagne, à côté de celle de son Maître.  
Elle conjura si souvent le père que Dieu lui avait donné d'écouter la confession de toute sa vie; elle demanda si ardemment le baptême, qu'après de longues interdictions l'évêque conclut enfin qu'elle serait baptisée dans